

Communication de Monsieur Gilbert Rose



Séance du 7 novembre 2008



Les poilus musiciens

Tout d'abord, j'avais adopté pour titre de ma communication de ce jour "Les Musiciens poilus". Mais le côté vilain que dénotait cette forme ne faisant pas très sérieux, et craignant de devoir servir de preuve, en dévoilant ma propre pilosité de musicien, j'ai inversé les termes, offrant alors au mot «poilu» la connotation de «brave» que lui a donné Balzac, devenu par tradition populaire un soldat combattant de la guerre 1914-1918.

On a beaucoup écrit sur la Grande Guerre. De nombreuses publications ont vu le jour, certaines rédigées avec talent; je pense en particulier à Roland Dorgelès et Henri Barbusse, pour ne citer qu'eux. Actuellement, un regain de nouvelles et autres narrations sur ce sujet, sont publiées chez différents éditeurs, depuis le 11 novembre de l'année dernière.

Jamais il ne me serait venu à l'esprit de me pencher sur les tranchées boueuses et ensanglantées au fond desquelles des hommes ont souffert dans leur chair mais aussi dans leur pensée, certains y laissant leur vie misérablement. Jamais je ne l'aurais imaginé, si notre confrère Josette Durivaux-Leyris ne m'avait confié un document qu'elle-même tenait de son père Marcel Durivaux, professeur de hautbois au Conservatoire de Nancy.

Le dossier qu'elle me remit, un jour de réunion de notre compagnie, renfermait plusieurs exemplaires de la *Gazette des Classes du Conservatoire*, modeste revue qui était envoyée aux élèves et anciens élèves de l'Ecole de la rue de Madrid, se trouvant au front. J'ai lu avec émotion les propos échangés

par ces musiciens complètement désorientés, dont la sensibilité naturelle aux artistes supportait difficilement les horreurs dont ils étaient les témoins les plus proches.

J'ai souhaité alors en savoir davantage. Certes, je connaissais de réputation deux ouvrages parus en 1998 sous la direction de Jean-Pierre Gueno et Yves Laplume, "*Paroles de Poilus*", renfermant un grand nombre de lettres dont certaines écrites par Alain Fournier, tué le 18 septembre 1914, et par Jean Giono. A l'époque de leur parution, je n'ai pas été particulièrement attiré par ces livres dont je n'ai lu que des extraits.

Par contre, j'ai pris connaissance de l'ouvrage de Luc Durosoir et Jean-Pierre Gueno, "*Deux musiciens dans la tourmente: Lucien Durosoir et Maurice Maréchal*", paru en 2005 chez Tallandier. Concernant des musiciens, ce livre avait attiré mon attention et m'a beaucoup marqué. Ces deux artistes n'ont pas réagi de la même manière devant les événements. Maréchal, qui avait 22 ans à la déclaration de guerre, conscient de son talent et de sa carrière naissante stoppée brutalement, ressentait des sentiments de colère et de révolte qu'il notait avec véhémence. Il se livrait sans retenue, rédigeant un carnet intime ne devant pas être lu par autrui; alors que Durosoir, plus âgé (il avait 36 ans), écrivait à sa mère qu'il voulait rassurer, sans toujours y parvenir, passant sous silence certaines horreurs dont il était le témoin.

Le premier réussit à travailler son instrument grâce à deux amis menuisiers qui lui fabriquèrent un violoncelle de fortune à partir d'une vieille porte et de caisses à munitions. Nommé "Le Poilu", cet instrument porte les signatures des généraux qui entendirent sa curieuse sonorité, Mangin, Joffre, Gouraud et Pétain. Il se trouve aujourd'hui au musée du Conservatoire. Après la guerre, Maurice Maréchal effectua la carrière que l'on sait. Durosoir, violoniste virtuose à la brillante carrière, connu dans le monde entier, ne reprendra plus son instrument lorsqu'il fut démobilisé. Fortement marqué par les événements qu'il a vécus, il se consacra à l'écriture jusqu'à sa mort en 1955.

Mais, si vous le voulez bien, revenons aux documents responsables de ma communication. Lors de la rentrée du Conservatoire en octobre 1915, en pleine guerre, Nadia et Lili Boulanger, compositeurs de musique, créèrent une œuvre destinée à venir en aide aux musiciens mobilisés, avec le soutien du directeur de l'établissement, Gabriel Fauré, et de ses cinq confrères de l'Académie des Beaux-Arts, Camille Saint-Saëns, Émile Paladilhile, Théodore Dubois, Charles-Marie Widor et Gustave Charpentier.

Les deux sœurs ont été également encouragées par plusieurs personnalités américaines, comme l'architecte Whitney Warren et le compositeur Blair

Fairchilds, ce qui explique le nom donné à cette association, *Comité franco-américain du Conservatoire*. Grâce à un appel de souscription, des centres de propagande furent créés dans plusieurs grandes villes américaines pour lever des fonds. Quand on sait que les États-Unis n'entrèrent en guerre que deux ans plus tard, en 1917, on mesure le degré d'amitié, je dirais même de fraternité que les Américains éprouvaient pour la France à cette époque.

De santé fragile, Lili Boulanger participa peu de temps à l'organisation du *Comité*. Une intervention chirurgicale en 1917 n'empêchera pas son état de décliner et elle disparaîtra le 15 mars 1918, victime d'une tuberculose intestinale. Elle n'avait pas 25 ans. Comme Debussy, décédé dix jours plus tard, elle ne verra pas revenir ces poilus musiciens dont elle avait tant souhaité soulager les douleurs.

Sa sœur Nadia, face à de nombreuses difficultés et malgré les subsides américains, était sur le point de renoncer à son œuvre, lorsqu'elle rencontra à Paris le chef d'orchestre Walter Damrosh, venu diriger deux concerts. Celui-ci annonça à Nadia bouleversée, qu'il venait de créer à New York, la société "*Les Amis Américains des Musiciens en France*", avec comme programme, "*le soulagement, aussi large que possible, des infortunes causées par la guerre parmi les musiciens*". Il lui promit son aide sur le plan pécuniaire. Pour commencer, Damrosh remit à Nadia la somme de 5 000 francs, la recette du premier concert, celle du second étant destinée à la Croix-Rouge.

Si vous souhaitez connaître, chers confrères, la raison du geste de Damrosh, elle est très simple. Depuis qu'il avait recruté des instrumentistes français comme chefs de pupitres, dont l'altiste nancéien René Pollain, le Philharmonic Orchestra de New York dont il était le directeur, de médiocre qu'il était, devint l'orchestre le plus talentueux du monde. Il nous devait bien cela.

C'est grâce à ce nouveau soutien que Nadia Boulanger créa la *Gazette*, objet de mes propos. Celle-ci n'avait pas grande allure ; elle consistait en plusieurs feuillets de papier d'un blanc douteux, plutôt jaunâtre, dactylographiés et photocopiés, reliés par une agrafe. Quelques dessins maladroits l'illustraient parfois. Le procédé était bien pauvre, mais quelle joie pour les poilus lorsque ce modeste lien d'amitié parvenait entre leurs mains.

A partir des cinq exemplaires conservés par Marcel Durivaux, sur la trentaine parus, j'ai pu relever certains propos qui m'ont interpellés, soit par l'émotion qui en émanait, soit parce que leurs auteurs ont fait ensuite une carrière musicale connue, souvent pour ces deux raisons à la fois. Vous comprendrez chers confrères, qu'il ne m'est pas possible de citer tous ces propos. Beaucoup sont d'un piètre intérêt, ne s'élevant pas au dessus de problèmes matériels et

terre-à-terre ; d'autres demandent ou fournissent des renseignements sur leurs camarades d'études et nous apprennent ainsi leurs lieux de séjour et les mouvements de leurs troupes, lorsque la censure ne s'est pas manifestée. Quelle joie quand, au hasard des déplacements, ils croisaient un ami, ils retrouvaient, pour quelques brefs instants, l'ambiance musicale «d'avant» le conflit. Mais quelle tristesse lorsqu'ils apprenaient la disparition d'un camarade musicien. Quel soulagement moral, aussi, après une blessure, d'être replié dans le calme d'un hôpital derrière les lignes du front. Mais, dans tous les récits, la volonté de guérir rapidement afin de retourner rejoindre les camarades combattants, malgré l'horreur du champs de bataille, afin d'assurer la victoire du pays.

Au hasard de ma lecture, j'ai retenu certains textes émouvants. Je commencerai par une lettre de Joseph Boulnois, organiste et compositeur dont le talent, en 1914, était déjà établi. Sergent-infirmier, il n'a pas cessé de composer pendant la tourmente, jusqu'à son admirable Suite pour piano et violoncelle de janvier 1918. Peu de temps auparavant, il écrivait : *«Ma vie militaire n'a pas changé, mais je prévois sans effort l'époque où je décollerai ma situation actuelle pour une autre, inconnue, mais, peu importe, bienvenue...»* Il mourut pour la France trois semaines avant l'Armistice, le 20 octobre 1918.

Quelques fois un peu d'humour transparait dans ces lettres. Eugène Bigot, par exemple, écrit le 18 janvier 1917 : *«Il y a quelques jours, j'ai vu défiler Becker, la canne à la main, à la tête de son régiment, faisant rouler et sonner sa clique, il ne lui manquait qu'une dizaine de centimètres à ajouter à sa stature, pour être le type accompli du parfait tambour-major»*. Le célèbre chef d'orchestre évoquait Georges Becker, qui deviendra plus tard professeur de composition au Conservatoire, et qui était de petite taille, alors que les tambours-majors avaient, par destination, une imposante prestance.

Parfois une prémonition : *«Il ne faut pas se faire de fausses illusions, et croire qu'une paix prématurée nous amènerait la tranquillité pour toujours. L'orgueil allemand déçu voudra sa revanche»*, comme l'écrit Jean-Henri Debrun, élève de Gédalge, que je n'ai pas retrouvé après la guerre, ni son frère le cornettiste Prosper ; mais leur nom ne figure pas sur la longue liste des "Morts pour la France". Leur frère Marius était tombé le 28 septembre 1914.

Il faut dire que le musicien, au milieu des poilus, était privilégié par le côté intellectuel de son art, qui le tenait au-dessus des faiblesses humaines comme la tristesse, le désespoir, la détresse... Comme l'écrit Debrun : *«Celui qui ne peut avoir recours aux occupations intellectuelles telles que lire, écrire, ou bien à certains dérivatifs comme la musique, est très à plaindre»*. Il ajoute : *«Nous, musiciens, employés pour la plupart comme brancardiers ou infirmiers, nous devons soulager*

ces misères morales, non seulement par les soins, mais toutes les fois que cela nous est possible, par la Musique (il a mis une majuscule), l'art qui agit le plus sur l'âme populaire».

En 1917, après trente mois de combats, on trouve chez les poilus musiciens un moral d'acier. Il n'est pas rare de trouver des expressions comme celles-ci, du trombone Desplanques : *«Nous avons beaucoup combattu et beaucoup souffert et il nous faudra encore combattre et souffrir. Qu'importe ! Puisque c'est pour le triomphe du droit et de la justice».*

Le compositeur Fernand Halphen avait 42 ans lorsqu'il fut mobilisé en qualité de lieutenant au 13^{ème} régiment territorial. Le 2 janvier 1917, il écrit : *«J'ai rencontré plusieurs camarades : André Gailhard, Chadaigne, Reynaldo Hahn. Ils ont tous un moral excellent et attendent comme tous, de pouvoir imposer notre Paix aux boches qui sournoisement nous offraient la leur. C'est une question de quelques mois. Il faut en finir radicalement avec ce sacré militarisme allemand qui empoisonne le monde depuis si longtemps».* Il terminait sa lettre en promettant de rendre visite à Nadia Boulanger lors de sa prochaine permission. Devenu capitaine, il tomba le 16 mai suivant sans avoir tenu sa promesse.

L'organiste Charles Lebout, en permission de 7 jours à Paris, se précipita rue de Madrid et, très déçu, trouva la porte close. C'était trois jours avant Noël. *«Pardonnez-moi, écrit-il plus tard, mais à force d'être soldat, on oublie tout et, entre autres choses, les fêtes et les congés qui ne nous intéressent plus guère».* Il ajoutait que son frère, prisonnier de guerre à Darmstadt, y a rencontré Paul Paray, lui-même interné depuis 1914. Dans le courant de l'année 1917 il fut décoré de la Croix de guerre. *«Brigadier téléphoniste brave et dévoué. A toujours donné à ses hommes l'exemple du courage et de l'énergie en allant réparer lui-même sous de violents bombardements, dans la nuit et dans la boue, les lignes hachées par le tir ennemi, particulièrement dans la période du 15 octobre au 12 novembre 1916».* En 1922 il occupa la console de l'église de Saint-Jean-de-Luz jusqu'à son décès en 1959.

Maurice Maréchal, que j'ai évoqué tout-à-l'heure, a lui aussi écrit dans la *Gazette*. Il était agent de liaison du colonel du 274^{ème} régiment d'infanterie, ce qui explique ses contacts avec les généraux. Il raconte qu'il a été chargé d'organiser au sein de la division, une troupe de comédie, recrutée dans les différents régiments au repos, *«qui s'en va, dit-il, de cantonnement en cantonnement donner des représentations aux poilus. L'élément musical vient s'ajouter à l'élément comique, et le Prélude du Déluge est encadré de la Belle caissière du Grand Café ou de Mais elle est revenue ! Mais qu'est-ce que tout cela peut faire, puisque les poilus s'amusent et passent leur temps.»*

Le bassoniste Mesmer était aussi agent de liaison, mais en plein champs de bataille. *«Je fais partie de ce qu'on nomme la liaison, c'est-à-dire ceux qui veillent, ceux qui regardent et qui préviennent en cas d'extravagances de la part des boches.»* Dans cette charge, il fut plusieurs fois blessé et je ne l'ai retrouvé nulle part après la guerre. Peut-être est-il mort le 20 mai 1917 ; dans ce cas il se prénomait Maurice.

Le compositeur Georges Migot fut blessé dès le début, en 1914, à Longuyon et garda ses béquilles durant plus d'une année. Après la dernière guerre, je l'ai rencontré à plusieurs reprises lorsqu'il était conservateur du musée instrumental du Conservatoire.

Le trompettiste Auguste Neff présente ses vœux : *«J'espère que l'année 1917 sera l'année de la signature de la paix et qu'avec elle, nous reprendrons nos chères études interrompues ; c'est égal, 28 mois sans toucher mon instrument, quel repos !... et quels sons vais-je sortir ! Enfin, l'on aura toujours la satisfaction d'avoir empêché la gent teutonne d'accomplir ses tristes et noirs projets...»* Il termine sa lettre en donnant des nouvelles de son camarade d'études Louis Narbonne, rencontré fortuitement.

Ce dernier était professeur au Conservatoire de Metz lorsque j'y fus moi-même engagé en 1951. Il appartenait, comme Maurice Maréchal, à un groupe organisant des manifestations musicales ; il raconte le 12 mars 1917 : *«Notre général tient à ce que les poilus dans les cantonnements ne s'abrutissent pas ; pour cela il a trouvé que la meilleure des choses était les concerts, les récréations. Il a réuni de tout son groupement des artistes professionnels qui sont presque tous artilleurs ou musiciens d'infanterie. Tant que le secteur est calme, on nous réunit au Q.G. 3 ou 4 jours par semaine ; nous faisons répétition le matin et le soir donnons des auditions. Si le calme disparaît, adieu, les violons sont abandonnés pour le canon moins mélodieux.»* Contrairement à la troupe de Maurice Maréchal, celle de Louis Narbonne est formée de musiciens sortant du Conservatoire et n'exécute que de la musique classique. Son orchestre se composait de 25 musiciens et tous les pupitres étaient équilibrés.

«Nos concerts sont souvent partagés par les Russes» dit-il encore. Cela n'est pas étonnant puisque, partis de Moscou le 13 février 1916 et arrivés à Marseille le 11 avril via la Mandchourie, plusieurs régiments russes, soit 45 000 hommes, vinrent combattre sur le front ouest. Narbonne ne se doute pas que deux mois après sa lettre, les soldats russes seront décimés à la bataille du Chemin des Dames. Les survivants, ayant appris tardivement les événements révolutionnaires se déroulant dans leur pays, devinrent dangereux pour la discipline des armées, et responsables des mutineries dans les rangs français. Ils furent d'abord internés au camp de La Courtine dans la Creuse, puis envoyés, pour la plupart, en Algérie. Après la guerre, certains s'installèrent en France.

D'autres poilus parlent également des moments de récréations musicales entre les alertes. Ainsi le trombone Raphaël Delbos le 4 avril 1917 : *«J'ai éprouvé un vif plaisir il y a quelques jours en assistant à un concert de musique de chambre donné par Durosoir, violon, Caplet, altiste, Maréchal, violoncelle et Magne, pianiste»*. Il en donne le programme.

L'altiste Georges Fourel, le 28 mars 1917 : *«La guerre ne nous empêche pas ici, à la musique du 79^{me}, de faire du quatuor à cordes entre deux attaques, et nos repos en sont bien embellis»*.

C'est vers la fin de l'année 1916 que Nadia Boulanger fit parvenir aux abonnés-soldats de la *Revue* une lettre d'encouragements signée Vincent d'Indy, laquelle fut lue avec fierté et respect par les combattants. Puis les poilus musiciens reçurent l'oeuvre du philosophe Henri Bergson *«Le Rire»* ; on pourrait penser que nos malheureux poilus n'aient pu comprendre que *«c'est à force d'idéalité seulement qu'on reprend contact avec la réalité»*, eux qui côtoyaient sans l'avoir souhaité une horrible réalité et dont le seul idéal était que cela cesse très vite. Les poilus en parlèrent très peu dans leurs lettres. Pourtant, en effectuant cet envoi, Nadia Boulanger a certainement voulu sortir ses protégés du marasme intellectuel dans lequel ils étaient plongés, en leur donnant matière à réflexion sur leur art. Au chapitre III de cet ouvrage, Bergson développe son idée de la musique et du musicien, lequel, dit-il, *«est capable de toucher directement la fibre sensible de l'âme en usant des sons sur un registre qui n'est pas celui de la pensée conceptuelle. La musique nous touche parce qu'elle fait directement écho à l'intériorité dans son écoulement intérieur»*. La conclusion de Bergson est optimiste : *«Le rire réintroduit dans la vie individuelle et dans la vie collective, la fluidité qui lui manque souvent, il ramène donc ce qui est figé et mort, vers la Vie»*. Mais nos lecteurs des tranchées sont-ils allés jusque-là ?

Tous se plaignaient du froid et de la neige en ce début de l'année 1917, et se chauffaient comme ils le pouvaient. Le trompettiste André Rouchaud raconte qu'il possédait les deux volumes des Symphonies de Beethoven pour piano à quatre mains. *«Il manquait les deux premières symphonies dont l'ordonnance d'un officier s'est servi pour allumer son feu. Le lieutenant, mélomane éclairé, est arrivé à temps pour sauver l'Héroïque...»* André Rouchaud est cité, ainsi que le violoncelliste André Hekking par André Pézard dans *«Nous autres à Vauquois»* (1918), mais comme violoniste. Ils étaient ensemble au 46^e régiment d'infanterie. Dans le courant de cette même année 1917, André Rouchaud reçut la Légion d'honneur avec la citation suivante : *«Musicien brancardier plein de courage et de sang-froid. Transportant un blessé sous un violent bombardement et ayant eu deux hommes de l'équipe blessés par un éclatement très rapproché, a assuré le transport de ses trois camarades dans des conditions particulièrement difficiles»*.

Je souhaiterais vous lire à présent la lettre complète de Pierre André, dont j'ignore l'instrument, car plusieurs musiciens portaient ce nom et 59 Pierre André moururent durant la guerre ; je sais seulement qu'il était élève de Gédalge en classe de fugue. Cette lettre, datée de Altengrabow le 3 novembre 1914, est très importante sur le plan historique, car elle révèle des événements qui ne furent portés à la connaissance des historiens qu'en 1925 :

«Après trois jours de marche forcée, nous avons engagé le combat dans le Luxembourg belge le 22 août au matin, et cet ardent désir de la bataille allait enfin se réaliser.

Quand nous sommes arrivés, le combat était déjà engagé par les deux autres régiments de ma division, nous rentrons en ligne ; j'étais en avant avec mon lieutenant, les obus nous tombaient dessus, comme quand ça ne coûte rien ; mon lieutenant tombe, je l'aide à se relever, il rentre sous bois ; au même instant un obus me projette à terre, un deuxième me couvre et me crible de pierres et de débris, un troisième me blesse au bras droit ; je vais me blottir derrière une haie, la position est intenable, je vais en rampant 100 mètres plus loin.

Je ne savais ce que j'avais, je ne sentais plus mon bras qui ne pouvait plus remuer, je perdais mon sang.

Enfin, vers une heure, une légère accalmie me permet de repasser la route et d'aller dans le bois avec mes camarades ; beaucoup étaient blessés, quelques-uns morts, entre autres mon lieutenant et mon capitaine blessé. Je vais à l'ambulance». C'est ainsi que l'on nommait un poste de secours. Celui dont il est question ici était installé au château de Gomy. Nadia Boulanger indique ce nom entre parenthèses, car une rumeur courait à ce moment, en 1916, sur d'éventuels massacres effectués par les Allemands.

«Les Français battent en retraite, les Allemands rentrent, nous forcent à descendre et nous fusillaient les uns après les autres ; je n'attends pas mon tour, je saute la croisée, car mes jambes étaient valides, je m'enfuis ; je suis poursuivi comme une bête fauve, à coups de fusils, ils m'ont manqué chaque fois et je n'ai dû mon salut qu'en me jetant dans une mare d'eau où je suis resté jusqu'à la nuit, mais privé de tout ; ils m'ont repris trois jours après, mourant de faim et de froid».

La vérité sur ce dramatique événement ne fut rendu public qu'en 1925, lorsque Schmitz et Niewland publièrent un document provenant des archives de la Direction du contentieux et de la justice militaire de Paris, daté du 17 avril 1915, et tenu secret pour des raisons que j'ignore. Ce document renferme la déposition du docteur Sédillot, médecin aide-major de 1^{ère} classe du 26^{ème} régiment d'artillerie, (peut-être petit-fils de Charles-Emmanuel) et raconte dans quelles circonstances l'ambulance qu'il avait organisée au château de

Gomy, près de Ethe, fut prise de vive force par les Allemands, qui y mirent le feu et assassinèrent les blessés. La lecture de ce témoignage ainsi que celui de l'abbé Bauret est émouvante ; je les ai trouvés sur Internet et les tient à votre disposition.

Le 12 mars 1917, le compositeur Jules Caffot écrivait : *«J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer ! Moi qui me croyais rangé des voitures ... je vais être mobilisé ! Dans quelle industrie vais-je être versé ? Casserais-je des cailloux sur la route ? Faudra-t-il balayer le fumier dans les écuries ? Surveiller les Noires dans les Chantier ? Je ne crains pas les pires épreuves et serai sûrement d'une grande utilité dans la mobilisation civile.»* Cet organiste de 52 ans était tout joyeux à la pensée de quitter la console de son orgue de Notre-Dame de Mantes-la-Jolie où il jouait depuis 1889, pour faire son devoir. Son fils était René Sylviano, auteur populaire de la musique d'une centaine de films et prix de Rome.

Georges Dequin, dont les études d'harmonie furent interrompues par la guerre, écrivit le 15 mars 1917 : *«Je vous dirai que votre Gazette a produit sur moi comme une résurrection ; depuis longtemps et avec regret j'avais abandonné toute idée de poursuivre mes études musicales, car cette dure campagne m'avait fortement déprimé et je considérais avec terreur les belles années gâchées dans cette tourmente ; mais vraiment, maintenant que j'ai reçu la Gazette, je me mets à espérer que ma carrière n'est peut-être pas brisée et j'attends avec impatience le moment où je pourrai continuer mes chères études».* Il s'en est sorti puisque je l'ai retrouvé professeur à l'Ecole de musique de Caen en 1928.

Par contre, la Gazette n'a pas guéri le bassoniste Max Simon de la déprime, car après avoir révélé le 16 mai 1918 que depuis le début des hostilités il a fait partie de toutes les unités de combat, il prend la décision de renoncer à son art : *«Je me verrai forcé, après la fin de ce mauvais cauchemar, de prendre un autre métier, car je serai trop vieux pour reprendre mes études interrompues...»*

Le pianiste Maurice Faure, grièvement blessé à Verdun, apprit ensuite à piloter à l'Ecole d'aviation d'Etampes. Il écrit le 13 mars 1917 : *«Je suis toujours emballé pour mon nouveau métier. J'ai terminé mes parties de 4 mains aérien (sic) ; mon excellent moniteur et ami Albert Wolf m'ayant jugé suffisamment calé, m'a lâché seul dans les airs.»* Il revint indemne de la guerre et mourut en 1991, six semaines avant ses 100 ans. Quant au capitaine Albert Wolf, il poursuivit sa brillante carrière de chef d'orchestre. L'aviation comptait également dans ses rangs le compositeur Armand Bournonville, ainsi que l'organiste Émile Poillot de 10 ans son aîné. Celui-ci occupait la console de la cathédrale de Dijon depuis 1912, où il retournera jusqu'en 1948. C'est Maurice Faure qui annonce le 9 mai 1918, la mort de son camarade de la classe Diemer, André Laporte. Celui-ci avait obtenu un 2^d prix de Rome en 1914 et comptait bien

remporter le 1^{er} au prochain concours. Ses œuvres sont méconnues malgré le prix Rossini qui lui fut décerné en 1913 par l'Académie des Beaux-Arts.

Fernand Fity fréquentait la classe d'harmonie de Jules Mouquet lorsqu'il fut mobilisé. Sa longue lettre du 19 mars 1917 fait part avec emphase, de ses impressions à ce moment de la guerre, lorsque les Allemands furent bousculés sur la Somme : *«L'heure s'approche où la France, berceau de la civilisation, flambeau du Monde, lumière immortelle de la Justice, Patrie Chérie des Arts et du Beau, Moderne Fellade, va recueillir les fruits de ses terribles sacrifices, de ses longues souffrances»*. Auparavant il avait analysé les différents événements éclatés au cours des derniers mois : *«Aujourd'hui, nos admirables soldats recueillent le fruit de leur vaillance et de leur patience inaltérables. Bapaume, Peronne, Chaulnes, Nesle, Noyon sont repris à l'ennemi (octobre 1916). Et c'est au même moment que les Russes s'emparent de l'Arménie, que les Anglais entrent en triomphateurs dans la ville des Khalifes; c'est au même moment qu'en Russie, la Révolution victorieuse jette à bas un régime dont le seul tort était d'échapper aux anciennes influences; c'est au même moment enfin, que l'Amérique solennellement, et d'autant plus solennellement que sa patience avait été plus longue, s'apprête à tirer l'épée pour châtier les pires barbares qui aient jamais souillé le monde.»*

Tous ces événements cités par Fity à la suite les uns des autres, se sont déroulés à différentes périodes. Je n'insiste pas sur l'entrée des Russes en Arménie, elle ne dura guère, et les massacres turcs s'amplifièrent. La Révolution fut la cause du retrait de l'armée russe. Par contre, en mars 1917, l'entrée des Anglais à Bagdad occupée par les Turcs, stoppa les pogroms contre les chrétiens et les Juifs. Quant à l'entrée en guerre des États-Unis, que le Congrès n'a voté que le 6 avril et qui fut matérialisée par le débarquement des premières troupes le 13 juin, il est curieux de constater que Fernand Fity en parle déjà le 19 mars! La sœur Alexis, infirmière, annonça à Nadia Boulanger le décès de ce futur compositeur le 7 juin suivant, regrettant que *«de si jeunes vies soient fauchées prématurément et avant que leur talent ait pu donner son complet épanouissement»*. Elle ajoutait : *«Veuillez aussi, je vous prie, Mademoiselle, faire part de cette douloureuse nouvelle à Monsieur Gustave Charpentier que Fernand aimait beaucoup et dont il était le grand admirateur...»*

L'altiste nancéen Jean Moineau écrit le 16 avril 1917 : *«Je suis ici dans une région où cela chauffe, mais j'espère bientôt m'en tirer et je retrouverai ce vieux conservatoire dont j'ai gardé un si excellent souvenir»*. Pilote, il fut abattu au cours d'une patrouille un mois plus tard, le 21 mai. Son maître Théodore Laforge lui rendit hommage : *«C'est un sujet d'avenir que nous perdons»*. Combien d'autres brillants musiciens ont eu ainsi leur élan artistique brisé.

La lettre du corniste Jacques Pessard, le 14 mars 1917, nous donne quelques informations sur sa vie au Q.G. d'une division. Le fils d'Emile Pessard, prix de Rome et professeur au Conservatoire, vient d'apprendre le décès de son père un mois plus tôt. Il raconte qu'avant d'être à la section topographique il était brancardier. *«Je dois la vie à la mauvaise fabrication d'une marmite qui, sans éclater, s'enfonça près de moi. Comme tous, j'ai vu de bien terribles choses dont toute une vie on garde le souvenir. Je tenais l'harmonium d'une petite église de Champagne, accompagnant le plain-chant. Était-ce mes accords fantaisistes qui me signalèrent au général Gouraud ? Toujours est-il qu'il me chargea de former un petit orchestre pour le cinéma-théâtre qu'il fondait. Quelques jours plus tard, nous commençons des tournées fameuses dans des granges bondées jusqu'aux solives. Je me tenais alors à la disposition de tous les poilus chanteurs ; leurs chansons finissaient rarement dans la même tonalité.»*

En vous citant des lettres dans lesquelles les poilus racontent leurs divertissements, vous pourriez penser que la guerre se déroulait sans eux. Détrompez-vous ! Certains récits, échappant à la censure, donnent des détails douloureux sur le déroulement des opérations auxquelles ils participèrent. Ainsi cette lettre écrite le 2 février 1917 par le bassoniste Max Simon déjà cité : *«Parti au début, on nous a dirigé sur Charleroi (Belgique), le 13 août 1914. Après deux jours de combats, nous avons battu en retraite par Mattez-Florennes, Chinay-Vervins (Bataille de Guise), Laon, Verneuil-sur-Marne ; arrivés à Montmirail, sans repos, sans sommeil, sans vivres, nous avons reçu le fameux ordre du général Joffre et nous nous sommes battus pendant 6 jours et 7 nuits et avons eu le dessus ; les boches battant en retraite, nous les avons poursuivis jusqu'à Verneuil-sur-Marne où nous avons démoli leurs ponts construits par leur génie, 16 fois. Nous nous sommes ensuite dirigés sur Carlepont vers Tracy-le-Val où nous avons eu de terribles combats et sommes restés 48 heures prisonniers. Dégagés dans l'après-midi par la brigade marocaine (zouaves et tirailleurs), arrivés après avoir fait 50 km. de marche et sitôt attaqués ; au bout de 10 attaques à la baïonnette, nous sommes revenus sur Tracy-le-Mont à la faveur de la nuit et grâce à la brèche faite par ces braves»*. Et de poursuivre ainsi avec véhémence, décrivant naïvement les attaques et contre-attaques, avancées et reculades, jusqu'à ce que le régiment reçoive une deuxième citation à l'ordre de l'armée. *«Et nous portons donc la fourragère...»* finit-il simplement sa lettre.

Dans certaines lettres, l'abhorration contre l'Allemagne et ses habitants glissait malencontreusement vers les compositeurs. Ainsi, le clarinettiste Georges Grisez, dans son envoi du 13 février 1917, hélas aveuglé par un patriotisme excessif, s'en vint à espérer une libération, en France, *«de l'influence de la musique moderne allemande, de l'engouement que l'orchestration kolossale et le kaotike tintamarre du herr R. Strauss avait inspiré à quelques-uns de chez nous ; des idées bizarres de rajeunissement de choses anciennes et fort respectables d'un autre herr*

Malher qui, peut-être atteint de surdité, n'hésitait pas à faire jouer à 3 hautbois la cadence pour hautbois solo de la Symphonie en ut mineur de Beethoven ou à faire jouer par 3 flûtes ce que Bach avait jugé bon de n'écrire que pour une. Rien n'est trop bruyant pour ces messieurs qui, faute de goût et de style, qui, cependant, ont leur rôle en musique, font de la pédagogie aussi longue que fantaresque à l'instar d'un autre herr Bruckner. Nous avons chez nous, je crois, de bien plus jolies choses...»

Grisez ne fut pas le seul à exprimer des sentiments de haine vers les compositeurs allemands. D'autres, au lieu de critiquer les auteurs germaniques, prônaient la musique française, comme l'organiste et compositeur Roger Manas le 18 mars 1917 : *«Je regrette d'être aveugle et de ne pouvoir, moi aussi, aller défendre mon pays et prendre part à la grande Victoire de la civilisation. Il faut que nous soyons non seulement victorieux par les armes, mais aussi victorieux dans les arts, dans nos théâtres et dans nos concerts. Honneur à nos glorieux maîtres Debussy, Ravel, Paul Dukas. Il faut faire resplendir sur notre sol national les œuvres de notre jeune Ecole Française, si pleine de vitalité et de dramatisme».*

Certains poilus appartenait à l'armée d'Orient, comme le corniste Marcel Thys : *«J'ai débarqué à Salonique, mais depuis nous sommes dans un secteur face aux Bulgares; pour aller là il a fallu faire environ 200 km. à pied, les moyens de transport étant très limités. Le secteur que nous occupons me paraît assez tranquille, les Bulgares n'ont pas l'allure terribles des boches, aussi je suis tout tranquille pour donner les soins voulus aux malades».*

Jacques Ibert, réformé au service militaire, après bien des difficultés, parvint à s'engager comme infirmier en novembre 1914 et fut affecté à un hôpital chirurgical dirigé par le docteur Teissier, qu'il assista dans plus de 800 opérations, dont celles de Delacroix, de l'Opéra-Comique, et d'Albert Roussel. *«Après 18 mois d'ambulance, 18 mois de pleine activité dans la Somme, en Champagne et dans les Vosges, je suis tombé assez gravement malade... (...) La musique ? on en fait par habitude, parce qu'on ne peut s'empêcher de penser, d'agir, mais avec si peu de suite et si peu d'élan. Quel en sera l'avenir ? Nul ne le peut encore dire, quoique cette question agite bien des gens ; mais je connais des musiciens qui sombrent dans un pessimisme par trop indécent à l'aube de la Victoire. La désillusion en un pareil moment est le propre des faibles et je pense, avec Flaubert, Méfiez-vous des dégoûtés : ce sont presque toujours des impuissants».*

Il faudrait une communication entière consacrée à Jacques Ibert sous les drapeaux. Après sa maladie, il fut à nouveau réformé. J'ignore comment il a manœuvré, mais il réussit à s'engager dans la marine et il passa encore 18 mois sur les Côtes du nord, participant à la destruction de plusieurs unités ennemies.

Charles Koechlin n'était plus mobilisable en 1914, ayant 47 ans. Néanmoins il resta en contact avec les musiciens sur le front en leur écrivant dans la Gazette, sur la demande de Nadia Boulanger. Sa lettre du 13 avril 1917 est emplie d'espérance pour l'avenir de la musique française après la guerre, ainsi que d'excellents projets pour faire connaître dès à présent, les œuvres de la nouvelle génération. Ces rêves, dont certains se réaliseront, sont alors formulés pour encourager les jeunes musiciens, lesquels, à ce moment, pouvaient ressentir une grande lassitude et surtout un immense découragement en ce qui concernait leur avenir artistique.

Le compositeur Jacques de La Presle nous apprend le 22 mars 1917, qu'à Paris, Madame Demange, épouse d'un célèbre avocat, réalise *«le projet de vouloir bien faire exécuter nos œuvres, à nous autres, pauvres poilus éloignés depuis trois ans de toute manifestation artistique»*. Cette dame fit jouer également la musique de Robert Siohan, Henri Vasseur, Joseph Boulnois, Paul Bazelaire, Gustave Cloez, Lucien Niverd, Charles Quef, Joseph Morpain. Seul Marcel Gaveau a refusé, car il n'a rien pu écrire au front. Jacques de La Presle, futur prix de Rome, fut gazé en 1918 et hospitalisé durant sept mois.

Georges Sporck, autre compositeur, chargé de conduire les camions de munitions vers le front, *«articles de mort aussi dangereux à manier qu'à balader»*, dit-il, rencontra durant quelques jours Philippe Fauré, *«le fils de notre cher Directeur»*. Fils cadet de Gabriel Fauré, Philippe servait dans les zouaves. J'ajoute que Georges Sporck, en 1917 et pendant une courte période, habita au n° 8 de la place de la Carrière à Nancy, lorsqu'il était régisseur du théâtre de la 8^{ème} armée.

Le trompettiste-pilote d'avion Henri Lamouret annonce le 5 mai 1918, son départ pour l'Amérique. Il fit partie de la mission conduite par Joffre et René Viviani, envoyée aux États-Unis sur la demande du président Wilson, pour l'instruction des élèves pilotes américains.

La Gazette a failli disparaître, si l'on en croit le compositeur René Balliman qui écrit le 1^{er} mai 1917 : *«Comme tous, j'ai été navré que, parmi la demi-douzaine de ministres qui se sont succédés depuis trois ans rue Saint-Dominique, il s'en soit trouvé un qui ait jugé indispensable à la Défense nationale de frapper d'un arrêt de mort La Gazette (il s'agissait de Galieni). Et voici que quelque temps après, ce fut le ministre gazettedicide qui mourut et la Gazette ressuscita. Grâce soient rendues à son bien intentionné successeur qui a permis de poursuivre fructueusement l'oeuvre de solidarité et de bonne camaraderie, plus nécessaire aujourd'hui que jamais...»* (sans doute Roques ou Lyautey).

Le 24 avril 1917, Gustave Cloez donne des nouvelles de camarades rencontrés au front. Parmi eux Paul Cabanel, basse profonde, grièvement blessé à Verdun en 1916 et qui a pu conserver sa jambe grâce au docteur Carrel. J'ai rencontré ce merveilleux artiste en 1946 à Nancy où il avait rouvert le théâtre qu'il dirigeait avec le baryton Albert Anfry. Notre regretté confrère Jacqueline Brumaire était sur scène et moi dans la fosse. Cloez termine sa longue lettre en disant : *«Je serais ingrat si je ne vous disais pas combien je regrette d'avoir quitté mes amis Caplet, Maréchal, Durosoir, Magne et Delmas, de la 5^{me} division, qui ont été de véritables frères pour moi depuis le début, et avec qui j'ai pu faire assez souvent de la bonne musique de chambre».*

Le compositeur Roger Penau, le 1^{er} juin 1917, parle des rencontres avec Jacques de La Presle, Jean Vaugeois, ses anciens camarades de chez Vidal et Ladmirault. *«J'ai aussi le plaisir d'avoir comme camarade de régiment l'excellent musicien Pierre Bretagne, dont vous avez entendu les œuvres à la Nationale et à la S.M.I.».* (Société musicale indépendante, créée par Ravel). Pierre Bretagne appartenait à notre compagnie.

D'autres ne rencontraient jamais d'anciens camarades. Ainsi le 16 juillet 1917, l'artilleur Marcel Durivieux écrit : *«Depuis 26 mois sur le front, dans une batterie de 75 de campagne, je n'ai pas eu souvent l'occasion de parler de mon art et les changements d'adresses se multipliant, j'ai perdu de vue tous les amis que j'ai connus de 1905 à 1910».*

La lettre que Henri Vasseur expédia le 23 avril 1917 mériterait d'être citée en entier tant elle reflète avec réalisme la vie des poilus au fond d'une sape *«où nous sommes empilés les uns sur les autres. Il y fait une chaleur épouvantable ; des flammes de chandelles et de lampes à essence y tremblotent dans un épais brouillard de vapeurs poussiéreuses. On mange, on boit, on fume, on dort. Quelques-uns cherchent leurs poux et les font claquer entre leurs ongles, comptant à haute voix le nombre des victimes, chacun se vantant presque d'en avoir plus que son voisin. J'en ai 45 annonce l'un ; 72 crie un autre. On parle, on siffle, on chante».* Plus loin : *“Des hommes dorment sur les marches ; sans les voir je les bouscule, je les écrase, et des grognements partent de tous côtés, dans l'ombre. Enfin me voici dehors”.* Plus loin encore : *“Le calme est impressionnant ; pas une balle, pas un obus ne vient troubler la fin de cette première et belle journée de printemps. Et pourtant... Il ne suffit que d'une fusée rouge pour déchaîner la tempête, pour que les canons crachent la mort pendant des heures entières et longues... comme des siècles ! pour que les hommes soient écrasés sous un ouragan de fer et de feu, pour que le brancard chargé d'un glorieux blessé navigue dans la plaine comme la barque sur la mer en furie».*

Henri Vasseur poursuit son récit avec des mots justes, authentiques, une simplicité littéraire qui nous donne l'impression d'être à ses côtés et de vivre

avec lui cette promiscuité chargée de vermine où les hommes dorment «assis, couchés, debout même dans un enchevêtrement indescriptible». Une autre lettre du 5 mai : «J'ai appris avec joie que Delvincourt avait obtenu un grand succès à l'ancienne salle des concerts du Conservatoire avec son œuvre *La Source*. Quel bonheur pour lui ! malgré ses horribles blessures de pouvoir travailler de nouveau. Il peut se vanter d'avoir vu la mort de près et combien la vie doit paraître bonne après les souffrances qu'il a endurées». Claude Delvincourt y a laissé un œil. Il deviendra directeur du Conservatoire durant ... la prochaine guerre.

Le compositeur Georges Rueff s'inquiète de l'avenir pour ses camarades d'études et lui-même : «*Quelle sera notre situation vis-à-vis de l'Ecole, à notre retour ? Car nombre d'entre-nous auront, pour faire leur devoir, dépassé la limite d'âge pour certains concours. Alors que ferons-nous ? Il faut aussi penser à la vie future. Voilà trois ans que dure la guerre et que nous faisons de la musique de temps à autre, mais au point de vue doigté, que ce soit violon, violoncelle, flûte ou piano, les doigts sont et seront engourdis pour un moment. Quelle sera notre situation dans un concours pour l'obtention d'une place, vis-à-vis des jeunes gens qui sont à l'Ecole en ce moment, alors que nous nous battons ? ...*»

Au début de l'année 1918, Nadia Boulanger, qui a déjà essayé de distraire ses protégés en leur expédiant des ouvrages littéraires, surtout des biographies de musiciens, leur posa des questions sur l'orientation, après la guerre, des programmes de concerts : prépondérance de musique classique ou moderne, ainsi que la place que doivent y occuper les compositeurs allemands comme Wagner et Brahms.

Les premières réponses arrivèrent dès le numéro du 1^{er} juin 1918. La plupart, comme le clarinettiste Henri Dubois et le prix de Rome Léon Moreau, morts tous deux à la guerre, préconisent de jouer en priorité «*les pauvres vivants*». «*Pour les musiciens allemands, je pense qu'en ce moment il faut les oublier. On sera toujours à temps pour les reprendre quand nos grandes blessures seront fermées et rien ne pourra tuer Wagner, ni Brahms ni peut-être même Richard Strauss. Mais qu'on abandonne les médiocres comme Weingartner, prétentieux boursofflé*». Il évoque le chef d'orchestre qui dirigeait l'Orchestre Philharmonique de Vienne pendant la guerre.

Le comédien Abel Jacquin préconise aussi les compositeurs modernes, mais il ajoute qu'il faut se méfier des excès. Quant aux musiciens allemands, «*ils gardent leur place. Nous serions surpris et attristés qu'en France on puisse manquer d'esprit au point de proscrire un génie tel que Wagner*».

Le chef d'orchestre Roger Ellis pense au contraire «*... il est à souhaiter que Wagner, par exemple, n'accapare pas la plus grande partie d'un programme, comme*

cela se voyait avant la guerre, alors que sur ce même programme il fallait en vain chercher un nom français.

C'est également l'avis du bassoniste René Delorme qui estime : «... *avant la guerre leur part (celle des compositeurs allemands) était vraiment trop importante, notre musique avait figure de parent pauvre.*»

Certains, comme le compositeur et musicologue Julien Tiersot, sont plus catégoriques : «*Qu'il me suffise de constater, après l'expérience de quatre années, qu'il est aujourd'hui démontré qu'on peut très bien se passer chez nous de la musique de Wagner. Quant à celle de Brahms, comme je m'en suis toujours très bien passé...*» Le violoniste Henri Volant lui emboîte le pas : «*Les compositeurs français sont heureusement assez nombreux pour qu'il ne soit pas nécessaire de jouer de la musique allemande.*» Il est suivi par le compositeur Félix Fourdrain, estimant «*qu'on ne doit pas oublier les belles symphonies de chez nous, surtout celle de Rabaud, dont l'omission est lamentable.*»

La lettre que Jacques Ibert expédia le 16 mai 1918, fort longue, est d'une grande poésie et totalement inconnue des biographes de ce compositeur. J'y relève cette phrase : «*Supprimer les Allemands de nos programmes serait une innocente plaisanterie, sans portée d'ailleurs, et d'un ridicule et faux patriotisme; mais limitons leur très sérieusement la place et jouons avant tout de la musique française qui, après tout, vaut bien la leur.*»

De la rancœur chez Roger de Francmesnil au sujet de Wagner : «*Il serait indécent, à mon avis, de le faire entrer dans nos programmes actuels, étant donné la haine qu'il a ouvertement manifesté envers la France, haine qui empoisonne aujourd'hui le monde.*» Il évoque l'accueil humiliant des Parisiens en 1840, que Wagner n'oublia jamais.

Prudent, Jacques Pessard, déjà cité, risque de s'attirer «*les foudres de ceux qui mangent du boche, à l'arrière, en affirmant : je soutiens que l'Art n'a pas de patrie.*» Même prudence chez l'altiste Pierre Vinentini : «*On n'empêchera jamais Wagner d'avoir écrit la mort d'Yseult, par exemple, et pourtant le jouer en ce moment occasionnerait un joli chahut !*»

Maurice Maréchal simplifie la question et la rend inutile : «*Il me semble tellement évident que nous priver des œuvres de génie (fussent-elles allemandes) serait nous punir naïvement nous-mêmes, que je ne pensais même pas la discussion possible sur ce sujet.*»

A la lecture de sa lettre de six pages, on pourrait croire que Charles Koechlin ne choisit pas. D'abord il fait l'apologie de la musique française moderne avec un tel talent, un tel enthousiasme, que, sans la dénigrer complètement, appuyant quelquefois même sur le génie de Bach, de Mozart et, plus faiblement de Beethoven, il laisse à penser qu'il est fort attiré par la musique française ; et le lecteur, au fil de son texte génial, perd tout intérêt à l'écoute de la musique allemande. Cette lettre est un chef-d'oeuvre de persuasion insidieuse. L'analyse qu'il développe sur la musique allemande nous la fait, d'instinct, détester. Lorsqu'il évoque la musique française, des lignes entières d'épithètes de plus en plus superlatives se déversent de sa plume. Tout cela pour : "la rééducation de notre goût national".

Puis, brusquement, comme s'il sortait d'un rêve, voilà que Koechlin trouve des excuses aux compositeurs germaniques, voilà qu'il découvre des richesses dans leurs oeuvres. «*Et pourquoi laisser de côté Brahms ou Wagner, alors qu'on joue tant Beethoven ? Tout refus d'une belle oeuvre serait d'un esprit bien étroit. Mais d'abord, il conviendra de savoir choisir*». Enfin il part en guerre contre les organisateurs de concerts qui oublient de programmer les musiciens baroques français et italiens, ce qui explique, selon lui, l'absence regrettable de la musique moderne française.

Pour finir sa longue diatribe, il donne des conseils qui seront suivis en France dans les années ... 1960, je cite : «*l'éducation musicale à l'école, au lycée, des concerts populaires, etc.. Là-dessus, conclut-il, je termine dans l'admiration affectueuse de mes jeunes confrères*».

Je crois qu'en dehors de toutes polémiques, l'avis du pianiste Eugène Wagner est une bonne conclusion sur ce sujet : «*Il faut faire entendre toutes les belles choses de toutes les époques et de tous les pays, et cela par des artistes dignes de les jouer devant un public digne de les écouter*».

Cette communication que je termine à présent, vous pouvez penser qu'elle est présentée d'une manière décousue, qu'elle n'a pas de forme. Vous auriez raison. La lecture de ces lettres de poilus musiciens est poignante et ravive des émotions depuis longtemps oubliées. Nous n'avons pas vécu cette époque... Si j'avais fait un plan, si j'avais classé ces écrits soit par ordre d'idées, soit par crescendo émotionnel, j'aurais perdu moi-même l'authenticité du vécu et je n'aurais pas eu le talent de vous faire partager le trouble sensitif qui émane de ces missives. J'ai préféré l'émotion à la forme. Ne m'en tenez pas rigueur.